

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une alternative philosophique au sexisme des philosophes
La Raison en procès. Essais sur la philosophie et le sexisme de Louise Marcil-Lacoste, Montréal, Hurtubise HMH, 1987, 223 p. (Collection Brèches), 15,95\$.

Chantal Théry

Number 49, Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38593ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Théry, C. (1988). Review of [Une alternative philosophique au sexisme des philosophes / *La Raison en procès*. Essais sur la philosophie et le sexisme de Louise Marcil-Lacoste, Montréal, Hurtubise HMH, 1987, 223 p. (Collection Brèches), 15,95\$.] *Lettres québécoises*, (49), 71–72.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une alternative philosophique au sexisme des philosophes

«Tout philosophe dont le système ou les principes généraux permettent de conclure qu'une restriction spécifique, voire une abolition de la liberté de la femme est moralement admissible, est si peu absolvable de sexisme vulgaire que sa philosophie doit plutôt en être présentée comme la justification.»

La Raison en procès. *Essais sur la philosophie et le sexisme* de Louise Marcil-Lacoste, Montréal, Hurtubise HMH, 1987, 223 p. (Collection Brèches), 15,95\$.

Advenant que vous posiez la question suivante : «Comment peut-on être philosophe et non sexiste?», voici quelques-unes des réponses que vous risquez d'obtenir : «La condition humaine seule m'intéresse»; «Un philosophe qui se respecte est sourd, muet et aveugle quand il s'agit des femmes»; «La question de la femme ne relève que des relations interpersonnelles concrètes»; «On traite du problème de la femme par incidence, sous le mode de l'exemple ponctuel ou de l'illustration occasionnelle et on dit «à talons hauts» ce que les sexistes ordinaires disent «à talons plats»»; «On légitime et systématise l'infériorité de la femme en assurant que c'est pour son bien et celui de l'humanité», etc.

Louise Marcil-Lacoste, professeure de philosophie à l'Université de Montréal, nous convainc quant à elle de l'urgence d'une recherche prospective sur les rapports entre philosophie et sexisme. Que tant de philosophes aient conclu à la légitimité des opinions sexistes a de quoi intriguer : «On peut partir de la nature ou de la culture, de la personne ou de «la» différence, du dualisme, du monisme ou du pluralisme, du corps ou de l'esprit, on n'est jamais d'office assuré d'éviter le sexisme». L'auteure, après plusieurs enquêtes historiques et thématiques ici rassemblées dans ce livre, conclut qu'il est humainement et fémininement temps de mettre «la raison en procès», de sortir la philosophie de son impasse. Choissant au XVIII^e siècle deux grands philosophes quasi op-

posés, l'auteure cerne chez David Hume «le sexisme comme fait», le fait féminin ou la faculté d'enfanter empêche les femmes de partager tous les droits et privilèges accordés aux hommes, et dégage chez Jean-Jacques Rousseau «le sexisme comme norme» ou l'art de systématiser la différence. L'auteure, constatant dans l'ensemble qu'il est difficile d'accuser du préjugé de double standard des philosophes qui raisonnent avec cohérence selon leurs propres normes et critères, en déduit que c'est bien toute la tradition philosophique et les sources du sexisme qu'il s'agit de réexaminer. Elle montre clairement cependant que chez les philosophes, humains trop humains, «l'imagination joue un rôle», surtout à travers les questions relatives à la peur, l'insécurité, l'incertitude, l'instabilité... De quoi et pourquoi le philosophe a-t-il peur? L'auteure nous indique plutôt comment ils

jugulent méthodologiquement leur angoisse. Hume, décrétant la règle de chasteté féminine d'intérêt public l'impose à toutes les femmes de l'enfance à la mort indépendamment de l'âge de procréer, et Rousseau offre aux femmes l'infériorité comme vertu, l'abnégation et l'amour comme un empire — le cœur supplée à tout, même à l'injustice —: les deux philosophes déposent ensuite dans la corbeille du sexe faible un cadeau empoisonné, l'art de séduire et de résister, qui l'aidera, au sein du couple et de la famille, à pallier à la tyrannie, la violence et l'alliance politique mâles!

La «faille entre faits et normes», Marcil-Lacoste la repère dans le refus d'appliquer à la femme les concepts les plus féconds de «personne»; contre toute attente, le sens archaïque latin de *persona*, masque et acteur, fondé sur la notion de rôle, d'utilité sublimée, perdure. On ne trouve, au siècle de la Liberté, Égalité, Fraternité, aucune définition cohérente de la femme comme personne spécifique mais, sous une avalanche de généralisations aussi empiriques que contradictoires sur la nature proprement féminine, les femmes deviennent à proprement parler indéfinissables, ce qui n'empêche pas les philosophes de décréter gravement l'évidence de leur spécificité. Loin d'échapper aux préjugés de l'homme conditionné, de réfuter les croyances sexistes, les philosophes les analysent au contraire méthodologiquement. Dans les deux chapitres consacrés au sexisme «comme préjugé» et «présupposé», — à mon avis, les plus intéressants du livre —, l'auteure tente à partir de l'étonnant livre du jésuite Claude Buffier sur les préjugés (1704), d'une part, et de *La Femme dans la pensée*



des lumières de l'historien Paul Hoffmann (1977), d'autre part, de déconstruire le mirage de validité, le lien artificiel établi entre des règles valides de pensée et des opinions irrecevables. La philosophie n'a négligé le préjugé comme «corps étranger» à la raison, «pré-jugement», que pour mieux succomber au préjugé comme «post-jugement», maintenu après analyse. Le préjugé et ses articulations émotives et idéologiques est encore aujourd'hui un beau sujet de devoir pour la philosophie. Le livre de Hoffmann permet à l'auteure de repérer les présupposés sexistes toujours à l'œuvre, de réaffirmer sans ambage qu'aucune étude consacrée à la femme n'est valide si elle fait fi de l'enjeu égalitaire des rapports hommes-femmes, et de dénoncer la question des femmes comme le «pré-texte» d'études plus générales sur la condition humaine!...

Toute philosophie nouvelle nécessitant des ruptures épistémologiques, Marcil-Lacoste interroge ensuite la réelle nouveauté des écrits féministes et tente d'expliquer pourquoi une certaine critique les juge ennuyeux, répétitifs ou aussi nombreux que contradictoires. Le dilemme «juger en tant qu'être sexué» ou «humain» est bien au cœur du problème : pour être valables, les écrits féministes devraient non seulement produire une forme en tous points inédite de rationalité mais satisfaire aussi à deux conditions contradictoires : être «neutres», universels, sans égard pour la variable sexuelle et spécifiquement féminine. L'auteure, convaincue que les écrits féministes critiques majeurs s'en tiennent à une fonction correctrice des modèles rationnels masculins et se situent «à l'aval» du rationnel sans proposer de véritable alternative théorique («il s'agit bel et bien de correctifs ap-

portés à un cadre théorique plutôt que de l'émergence «évidente» de formes radicalement nouvelles de rationalité»), suggère une alternative plus féconde : une nouvelle thématization de l'égalité («en omettant la femme, la philosophie s'est radicalement interdit de penser l'égalité»). N'écouter que sa science, persuadée que les féministes «ignorent les théories contemporaines de l'égalité» et que les femmes doivent continuer à «répéter «validement» les hommes jusqu'à ce que les conditions théoriques et pratiques d'une notion neutre de validité soient mises à l'épreuve», l'auteure, après avoir déterminé «cent quarante manières d'être égaux», mène l'enquête. Ses essais sur le sexisme et ses recherches sur les théories contemporaines de l'égalité seront certainement utiles à la philosophie mais le livre achevé me laisse à ce point déçue et sceptique que j'éprouve le besoin de revenir à présent, pages à pages, sur les quelques tours de passe-passe magiques auxquels j'ai dû me laisser prendre...

Si l'auteure déplore que les figures de proue théoriciennes féministes aient surtout contesté et corrigé les systèmes et modèles rationnels masculins, elle escamote aussi les recherches de théoriciennes et créatrices féministes bien décidées à rompre avec le fascisme ou la monotonie de la logique binaire, à désaxer langue et langage, à jouer gagnantes avec le paradoxe et la parodie, à déjouer mythes, stéréotypes et préjugés sexistes, à s'inventer plurielles (il y a en effet tant de manières d'être égales et égaux qu'il n'y a certes pas une manière unique d'être femme ou homme), etc. Les ouvrages classiques qui se répètent inutilement, parfois artificiellement, dans les pages bibliographiques

auraient pu laisser place à des recherches féministes novatrices, «en amont». Ses études sur le dix-huitième siècle sont précieuses mais j'ai hâte de voir Louise Marcil-Lacoste se pencher sur quelques philosophes plus contemporains : beaucoup semblent précisément «en aval» des discours et acquis féministes, mais ils jargonent philosophiquement avec tant de brio, se gardant bien de citer nos théoriciennes et écrivaines, qu'ils donnent l'impression d'être encore et toujours une avant-garde forte et éclairée... D'ailleurs, entre critique et séduction, crédibilité, engagement et vulgarisation, entre confrérie philosophique et mouvement féministe, l'auteure marche sur des œufs et la lecture de son livre n'est pas de tout repos : notre forte en thème joue avec trop de virtuosité intellectuelle des concepts et du jargon académique, avec trop de conviction ses rôles d'avocates du diable au point de sembler redorer la philosophie au détriment du féminisme... Notre *super-woman* philosophe a raison de vouloir «mettre dans le mille femme et égalité» (même si je n'aime guère l'expression) mais, outre que l'égalité, si importante soit-elle, n'est pas la seule alternative philosophique, ou autre, au sexisme, son trop grand respect de l'institution et de la logique formelle me laissent songeuse sur ses aptitudes à inventer et générer «en amont» de nouveaux schèmes et scénarios propices à des rapports égalitaires, non sexistes et... sérieusement ludiques. Alternative à suivre. □

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises ?

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

Tél.: 525-9518

ABONNEMENT

Nom

Adresse

.....

à commencer avec le numéro

Canada	\$12.00
USA	\$12.00 (U.S.c.)
Europe	\$18.00
Institutions	\$15.00
De soutien	\$25.00